

EN FRANCE:
UNE SÉRIE D'HISTOIRES PROVINCIALES.

PHILIPPE WOLFF

membre de l'Institut de France.

Nous avons gardé, ma Femme et moi, un souvenir trop vif et trop ému des trois mois que nous avons passés à São Paulo d'août à novembre 1952, — une véritable *saudade*, — de l'accueil si généreux et si délicat qui nous fut alors prodigué, de l'attention que reçut de la part des étudiants l'enseignement que je donnai dans la chaire de mon Ami le professeur Eurípedes Simões de Paula, pour que je ne considère pas à la fois comme un devoir et un plaisir de participer à ce centième numéro de la *Revista de História*.

Celle-ci est trop ouverte à ce qui se fait de nouveau dans le domaine historique, à ce qui est en cours de réalisation, elle est d'ailleurs trop en contact avec les travaux des historiens français, pour que je ne sois pas tenté d'évoquer ici une expérience que je vis depuis une dizaine d'années, mais qui, on le verra, dépasse infiniment ma personne, et dont l'initiative appartient même plus à l'éditeur qu'à moi. Tout a commencé par une *Histoire de Toulouse*, que je rédigeai à la demande de Pierre Privat, neveu de l'ancien éditeur toulousain Edouard Privat, et de son directeur littéraire Georges Hahn, et qui fut publiée par eux en 1958. Le succès, non point seulement commercial, mais intellectuel et moral, remporté par ce volume, l'écho qu'il éveilla chez le public, déterminèrent les éditeurs, quelques années plus tard, à me réclamer une *Histoire du Languedoc*; cette fois, la tâche était trop vaste pour un seul homme, et je demandai à plusieurs collègues de Montpellier et de Toulouse de se joindre à moi. L'équipe travailla en étroit contact, tint des séances de réflexion commune, et le livre en sortit en 1967. Là encore, les réactions suscitées encouragèrent les éditeurs et moi même à lancer le plan d'ensemble d'une collection d'histoires des provinces françaises. Elle reçut le titre d' "Univers de la France", auquel s'ajoutèrent bientôt les mots "et des pays franco-

phones". En effet, dans un esprit qui ne doit rien, faut-il le dire, au nationalisme ni à l'expansionnisme, la collection s'intéressa bientôt à des provinces et à des villes situées hors des provinces françaises: une *Histoire de la Wallonie* a été publiée, une *Histoire de Genève* doit sortir à l'automne prochain, une *Histoire du Québec* en 1975; une *Histoire de Bruxelles* est en préparation. . .

Alors que j'écris ces lignes, 24 volumes sont déjà parus. Il s'agit de volumes in octavo, de 4 à 500 pages en moyenne, comportant une abondante illustration in et hors texte, munis de bibliographies. La série des provinces françaises est la plus avancée, avec treize volumes; six autres sont en préparation, et l'ensemble de l'espace français sera ainsi couvert. Pour sept de ces provinces, les volumes d'histoire sont doublés par des recueils de documents, textes de toute nature, cartes et plans, comptes-rendus de fouilles, explications illustrant les nouvelles méthodes de travail employées par les historiens. Ces recueils connaissent, comme il est naturel, un moindre succès de public; il faut pourtant souhaiter que d'autres soient élaborés, et il est raisonnable de le prévoir. Une autre série est consacrée à l'histoire de villes: Rennes, Marseille, Toulouse y ont déjà vu le jour, d'autres ouvrages (Lyon, Grenoble, Angers, le Mans, Brest, Bordeaux. . .) sont en préparation, et d'autres suivront encore.

Cette vaste entreprise, qui a pris une ampleur inespérée à l'origine, a déjà fait l'objet d'importantes recensions critiques, par delà les innombrables comptes-rendus d'ouvrages pris individuellement. Je veux signaler ici:

— Jean Meyer, "L'histoire des provinces françaises et la rénovation des études régionales", in *Revue Historique*, n° 499, juillet-septembre 1971, pp. 39-58.

— Louis Maurin, Pierre Tucoo-Chala, Abel Poitrineau, A. Armengaud, "Du nouveau sur l'histoire de la France méridionale", in *Annales du Midi*, janvier-mars 1973, pp. 117-134.

Je laisse à ces recensions le soin d'apprécier la qualité des ouvrages, et je voudrais ici surtout dégager pour des lecteurs brésiliens la signification de l'entreprise.

Il leur faut certainement, je veux le dire en premier lieu, accomplir un réel effort d'imagination et de compréhension. Vue du Brésil, la France apparaît si petite! Est-il donc possible d'affirmer, comme l'a fait Lucien Febvre, qu'elle est cependant "diversité", et de consacrer de nombreux volumes à souligner et analyser cette diversité? C'est que la densité relativement élevée des Français, et non moins

l'ancienneté et la complexité de leur "histoire consciente" compensent amplement la faiblesse de ces dimensions.

"Diversité": d'une région à l'autre, les premiers hommes de la Préhistoire sont apparus plus ou moins tôt, et ils ont laissé des témoignages plus ou moins abondants et remarquables de leurs activités. Tandis que croissait le nombre des hommes, se produisaient des brassages de populations, et le peuple gaulois que rencontra César était déjà de composition fort variable. Hommes et influences, issus du foyer méditerranéen ou venus d'Europe centrale, s'y étaient inégalement combinés. La conquête romaine prit la suite de ces migrations: elle atteignit les diverses parties de la Gaule plus ou moins tôt, et la "romanisation" du pays s'exerça plus ou moins profondément de l'une à l'autre.

"Nos ancêtres les Gaulois", commencent — cela est bien connu — nos manuels scolaires. Ils s'empressent d'ailleurs aussitôt de déplorer le manque d'unité de cette Gaule, et de voir là une raison essentielle de sa conquête par les Romains. Ce qu'il faut bien plutôt admirer, au contraire, c'est que cet ensemble, vaste selon les conditions du temps, ait été capable d'un effort commun, animé par Vercingétorix, et que César eut grand peine à vaincre. Depuis lors, le miroir s'est en quelque sorte brisé: les diverses parties de l'ensemble ont connu des développements inégaux et largement séparés, les frontières de la France sont restées longtemps en deçà de celles que l'on a coutume d'assigner à la Gaule. Tour à tour, la monarchie française, la Révolution et Napoléon, les gouvernements des XIX^e et XX^e siècles se sont attachés à rassembler et souder les morceaux du miroir, et cela par la voie d'une centralisation que l'on peut considérer comme l'une des tendances les plus fortes et les plus continues de l'histoire de France. Tour à tour, et de façon diverse, les provinces françaises furent soumises au contrôle parisien. Elles furent amenées à sacrifier aux avantages de cette centralisation le patrimoine qui était propre à chacune d'entre elles.

Rendant compte de la nuit du 4 août 1789, et se basant sur les textes de ce temps, Albert Mathiez écrit:

"Il n'y aurait plus de Provençaux et de Dauphinois, un peuple breton et un peuple béarnais. Il n'y aurait plus en France que des Français soumis à la même loi..." (*La Révolution française*, I, 1922, p. 69).

On comprend que, depuis au moins un siècle et demi, les historiens français se soient attachés surtout à suivre cette centralisation

et cette unification à l'oeuvre, à considérer le destin de leur pays avec l'oeil de Richelieu, Louis XIV ou Napoléon. Les conditions dans lesquelles ils travaillaient les y portaient d'ailleurs naturellement. Paris n'était-il pas, en France, le centre le mieux équipé en archives bien recensées et classées? Parmi les documents qui s'y trouvaient, concernant les provinces, les rapports des intendants, des préfets, et des autres agents du pouvoir central, n'apparaissaient-ils les plus propres à une commode utilisation? Ainsi se construisait peu à peu cette histoire de la "nation française", dont la réalisation la plus remarquable reste cette *Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution* dirigée par Ernest Lavisse, et publiée à Paris de 1900 à 1911.

Inévitablement, ces histoires "nationales" laissent de côté un domaine très vaste, l'ensemble des images que l'on peut tracer des destins régionaux — peuples gaulois, "cités" romaines, Etats féodaux, provinces d'Ancien Régime, qui ont plus ou moins subsisté sous le filet des départements tissé par la Révolution, et qui de nos jours abordent plus ou moins heureusement les réalités des "régions économiques". Certes, ce domaine n'est pas resté en friche. Au XVIII^e siècle, des Bénédictins rassemblèrent les matériaux de plusieurs histoires provinciales: *Histoire générale de Languedoc* de Dom Devic et Dom Vaissète (1730-1745), *Histoire générale et particulière de Bourgogne* de Dom Plancher (1739-1781), etc. . . En désordre, de nombreux ouvrages ont été depuis lors consacrés à toutes les provinces françaises: non seulement leur valeur scientifique est très inégale, non seulement elles étaient trop souvent entachées de partis-pris, mais leur intérêt se portait surtout vers l'histoire politique, les "races" féodales et les familles nobles, délaissant ainsi tant de nourritures de l'historien actuel. Vers les années 1920, l'éditeur Boivin lança une collection d'histoires provinciales, dont quelques unes restent très remarquables — nous pensons en particulier à l'Île-de-France de Marc Bloch, à la Franche-Comté de Lucien Febvre. Mais la série est restée inachevée, et d'ailleurs chaque volume était de modestes dimensions, et dû à un seul auteur, qui ne pouvait connaître également tout son sujet. Ces dernières remarques peuvent aussi être faites à propos de la récente série publiée dans la collection *Que sais-je?*, et qui constitue une utile initiation, mais qui ne peut prétendre à beaucoup plus.

Que de telles publications aient pu être tentées selon un plan d'ensemble manifeste cependant que, depuis au moins une cinquantaine d'années, les matériaux se mettent en place. Deux ou trois générations y ont travaillé. En témoignent des dizaines de thèses de doctorat consacrées à des monographies régionales, portant l'accent qui sur les villes, qui sur les campagnes, qui sur les réalités locales et régionales tissées de leurs rapports. Elles ont été accompagnées d'une

foule de travaux de détail. A peu près toutes les périodes, de l'époque romaine à l'âge contemporain, en ont été éclairées. Les bibliographies des volumes d'*Univers de la France* fournissent de cet effort un tableau impressionnant. Il y a eu aussi la tâche de fouilles et de recherches archéologiques, coordonné par les directions régionales. Certes, tout n'est pas fait encore, et des morceaux du gigantesque puzzle manquent. Il devient cependant possible d'écrire ces volumes d'histoires provinciales, si riches qu'elles ne peuvent être l'oeuvre que d'équipes, dont les membres sont d'ailleurs souvent les auteurs des monographies les plus récentes, et les professeurs qui, dans les diverses Universités, dirigent le travail de nos étudiants préparant ce que l'on nommait les diplômés d'études supérieures, et aujourd'hui les mémoires de maîtrise.

Ce qu'il convient de remarquer en dernier lieu, c'est que ce travail scientifique a rencontré un mouvement d'opinion sensible dans le public cultivé. De façon inégale, à coup sûr, selon les régions, subsiste — ou se réveille — un esprit provincial. Les mouvements autonomistes, qui occupent parfois le devant de la scène, ne sont que les manifestations extrêmes de cette évolution. De plus en plus, l'homme désire mieux connaître, non pas seulement la nation à laquelle il appartient, mais la communauté plus proche — bourgade, ville ou région — au sein de laquelle il a plus pleinement conscience de sa destinée individuelle. En témoigne aussi une tendance à la régionalisation de l'administration; on n'oublie pas que c'est sur cette question que tomba le général de Gaulle. Il y a là un ensemble d'aspects complexe, sur lequel nous ne saurions ici insister. Toutefois l'intérêt manifesté par un large public cultivé pour ces histoires provinciales s'y rattache également. C'est lui qui a rendu commercialement possible l'entreprise lancée, et menée à bonne fin, par les éditions Privat.

Cette même entreprise pourrait être tentée dans plusieurs pays autres que la France. Je pense en particulier à l'Allemagne, à l'Espagne, à l'Italie. L'historien se prend à rêver à partir de ces deux manifestations d'opinion qui, non sans faiblesses, inconstances et ambiguïtés, se portent vers ces réalités complémentaires des nations: l'Europe, au sein de laquelle celles-ci se sont découpées et opposées, allant jusqu'à de funestes guerres fratricides; les provinces, qu'elles ont peu à peu absorbées, dont elles se sont nourries en même temps qu'elles leur apportaient d'indispensables élargissements. Un nouvel équilibre n'est-il pas en train de se chercher?

* * *

*

PHILIPPE WOLFF. Nascido em 2 de setembro de 1913 em Montmorency (Seine-et-Oise. França).

Agregé de História e Geografia em 1936 foi, depois de ter militado no ensino secundário, nomeado assistente de História da Idade Média na Sorbonne em 1943. Nesse mesmo ano sucedeu ao Prof. Joseph Calmette na Universidade de Toulouse, onde ainda está até hoje por vontade própria. Doutorou-se pela Sorbonne (maio de 1952). Tem se distinguido como incentivador de estudos na região do Sul da França, sendo um dos impulsionadores dos Jogos Florais de Toulouse.

Colaborou em diversas missões no estrangeiro, tendo estado em 1952 na Universidade de São Paulo, no seu Departamento de História, como professor visitante, onde ministrou um excelente curso sobre a civilização medieval. Além de sua bela tese de doutoramento, *Commerce et marchands de Toulouse, vers 1350-vers 1450*, tem se especializado em obras sobre as províncias do Languedoc, principalmente as que estão mais próximas de Toulouse.

A Faculdade de Filosofia, Letras e Ciências Humanas da Universidade de São Paulo tem lhe enviado diversos alunos para fazerem cursos de especialização em História Medieval, com grande proveito. (*Nota de M. A. Machado*).